

Antoine Chainas

Aime-moi, Casanova



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Antoine Chainas

Aime-moi, Casanova

Gallimard

Extrait de la publication

Né en 1971, Antoine Chainas a longtemps fréquenté les plateaux de cinéma, les stations de radio, les salles de rédaction, les morgues, les scènes de concert, les commissariats de quartier, les maisons de repos et les centres d'essais militaires. Il travaille aujourd'hui de nuit dans une grande administration française et est l'auteur très remarqué de quatre romans parus à la Série Noire.

Jack l'Éventreur, le Poinçonneur des Lilas, Baby Face, Gueule d'Ange, Tombeur, Machine Gun Pussy, la Foreuse Ambulante, Casanova...

Tous ces surnoms liés à une certaine partie de son anatomie et à l'usage qu'il en faisait avaient disparu avec ceux qui les avaient adoptés. Ils étaient pour la plupart morts ou — tout comme — à l'usine.

Il y en a qui avaient fini en taule ou en HP.

D'autres encore, pire, avaient été mutés dans différentes sections.

Avec le temps, année après année, résultat d'une sorte de darwinisme patronymique, un seul surnom était resté.

Son vrai nom était Milo Rojevic. C'était celui que lui avaient donné son papa et sa maman. Mais dans tous les services, non sans une pointe de féroce ironie, ses ennemis l'appelaient Casanova.

*

« C'est comme ça à chaque fois : juste lorsque tu penses que tout est résolu, que chaque chose, bonne ou mauvaise, n'est plus qu'à la place où elle devrait être, juste quand tu crois enfin que le passé est le passé, ça se produit. Un événement, une petite chose insignifiante te ramène soudain, sans que tu saches pourquoi, exactement là d'où tu croyais t'être échappé.

Ma première erreur, ce soir-là, a été d'être trop pressé d'aller fourrer ma queue dans le con de cette femme. Merde, comment elle s'appelait ? Je le sais même pas... »

*

Son sexe était tordu de manière douloureuse à l'intérieur du vagin de la fille, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'y aller franco. De la pistonner, de l'empaler jusqu'à plus soif. Jusqu'à ce que quelque chose craque. Sa bite ou la paroi vaginale de la fille.

Les chiottes étaient sales. Elles puaien l'urine, les fèces et la transpiration infectée.

La porte ne fermait pas et les graffitis qui la constellaient n'étaient qu'une suite ininterrompue de petites annonces plus ou moins explicites.

« JH bien membré se fait sucer. RDV dans cette cabine tous les vendredis à 17 h 15. »

« F. Belle quarantaine ch JH, 20 cm min. pour séance de baise. Appeler le... »

« Couple libéré invite H ou F pour expérience à trois. No Kpot exigé... »

Pour toutes ces raisons ou pour d'autres peut-être

moins avouables — il ne voulait pas savoir — la fille ne ménageait pas sa peine.

Elle y allait vaillamment. Avec une sorte de rage froide et mécanique, elle accompagnait ses mouvements bestiaux, faisant coulisser le chibre turgescant de Casanova dans son intimité.

Il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre qu'il fallait qu'elle se cambre plus pour que la pénétration soit moins douloureuse.

La torsion imprimée à son membre rendait le va-et-vient pénible. Son gland, toute la longueur de son pénis le brûlait, mais c'était bon. Casanova le savait. C'était sa jouissance, c'était son calvaire.

Avec un grognement rauque, il s'enfonça encore plus avant à l'intérieur de sa compagne.

La tête blonde de la fille — dont il ne voyait que le dos et les cheveux rendus cassants et filandreux par les oxydations successives — vint cogner contre la cloison de la cabine.

Doucement d'abord, puis plus rudement ; si bien que Casanova crut un moment que la fille allait s'assommer... ou perforer le contreplaqué...

Il avait de toute manière la certitude que ça ne l'arrêterait pas. Plus rien ne pourrait l'arrêter maintenant. Ni la douleur, ni les cris, ni le sang. La fille pouvait bien crever là qu'il continuerait à la baiser. Elle n'était plus une fille. Même plus un être humain. Elle devenait un trou sans fond dans lequel il plongeait et plongeait encore. Il ne se souvenait plus de son visage. Avant, oui. Mais plus maintenant. À mesure qu'il accélérât et que le crâne devant lui frappait le bois, les traits de la fille disparaissaient,

ses gémissements s'estompaient. Son être entier se délitait pour ne plus former qu'une masse de chair grouillante autour de son sexe. Et rien ne pourrait stopper ses saillies brutales jusqu'à ce qu'il soit apaisé. Jusqu'à ce que ce feu, cette colère qu'il portait en lui, s'éteigne sous le souffle de l'explosion orgasmique qui adviendrait inévitablement.

Il ahanait. Des perles de sueur et de salive mélangées gouttant sur les reins de la fille.

Han. Han. Han.

La tête de la fille frappait la paroi.

Bang. Bang. Bang.

Soudain, la fille souffla :

— Je viens, je viens...

Sa voix catarrheuse ressemblait à celle d'un cancéreux dernier stade.

Han. Han. Han.

Bang. Bang. Bang.

Les coups redoublèrent.

Bang !

La cloison s'ébranla une dernière fois. Une explosion qui fit trembler la cabine tout entière. Une ultime déflagration, puis c'était fini.

Casanova se retira. Son sexe était écarlate. Tuméfié. Comme épuisé, il commençait déjà à pendre entre ses jambes. Exsangue. Souillé. KO. Dérouillé comme il faut.

La fille s'écarta et il tomba à genoux dans la pisse sombre inondant le sol de la cabine. Elle ne sembla pas s'en émouvoir. Ceci avait l'air de n'être pour elle qu'une formalité.

Casanova se pencha au-dessus de la cuvette où

deux étrons d'une taille monstrueuse s'épanouissaient telles deux fleurs sauvages sur un ruban d'asphalte. Il eut un haut-le-cœur et un filet de bile émergea d'entre ses lèvres closes.

La fille rajusta sa tenue. Elle sortit de sa poche un stick qu'elle glissa entre ses lèvres et alluma. Immédiatement, Casanova sentit une légère odeur de gasoil et d'alcool frelaté : formaldéhyde et méthanol. Pour la jeunesse branchée, les noms étaient nombreux : illy, fry, wet, drank, wack..., mais la came était la même. Rien d'autre que de la marijuana trempée dans du liquide d'embaumement. Plus besoin de se demander d'où la fille tenait cette respiration bizarre et pourquoi elle n'avait rien senti quand sa tête était venue heurter la cloison.

Lui, il gisait, inerte, la tête contre la cuvette humide, les jambes allongées dans l'urine.

Sans un mot, la fille l'enjamba et sortit en refermant délicatement la porte des toilettes sur lui.

Elle avait eu ce qu'elle voulait. Il avait eu ce qu'il voulait. L'histoire s'arrêtait ici. Pourquoi perdre son temps à parler, à échanger ne serait-ce qu'une formule de politesse, voire un geste tendre ? Un geste tendre...

Casanova resta là, dans cette position grotesque, durant un temps qu'il n'aurait pu estimer.

Il ne bougeait plus. Il était vide. Il était calme. Il était presque mort.

Toute cette colère, toute cette haine, toutes ces idées pas belles qui lui passaient par la tronche à intervalles réguliers s'étaient évanouies.

À peu de chose près, il se sentait redevenir un homme.

Alors, lentement, ses mains, ses jambes se remirent à bouger. Il respira profondément. Il releva le visage, regarda avec étonnement l'endroit où il se trouvait — comme s'il réalisait brusquement qu'il venait de tirer un coup avec une anonyme dans des toilettes publiques jonchées de merde et de détritux.

Il se releva, remballa son outil désormais flétri, puis ouvrit la porte et s'extirpa de l'établissement, se jetant une nouvelle fois dans la lumière morte des néons, astres des nuits qui ne finissent jamais.

*

« Je savais que je n'aurais pas dû aller voir cette femme. Pas ce soir-là. Pas après ce que Giovanni m'avait dit. Giovanni dit "Champion". Giovanni dit l'ange. Giovanni dit le saint. Giovanni, le dernier preux chevalier de cette putain de taule. Mon binôme. Mon estimé partenaire. Celui — le dernier — qui me sauvait encore la face quand il n'y avait plus rien à sauver. Ma croix. Mon absolution. Giovanni, qui m'avait juste dit, sur le parking du commissariat central, alors que notre prise de service touchait à sa fin et que je ne l'avais pas vu de la journée :

— Attends-moi là, j'en ai pour deux minutes.

Je l'avais regardé s'éloigner en petites foulées, énergique, vivant, slalomant entre les voitures garées pour se diriger vers Gus, un des chefs de groupe de la section des Chasseurs de Crânes. Qu'est-ce qu'il lui voulait ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien maquiller ensemble, ce tordu de Gus et Giovanni le saint ? J'en savais foutre rien et ne désirais pas le savoir. Il y

avait longtemps que je ne m'occupais plus de la manière dont Giovanni menait ses... nos enquêtes. Mais voilà. Il m'avait dit :

— Attends-moi là, j'en ai pour deux minutes...

J'avais réfléchi un moment. Penser n'a jamais été mon fort, et chaque fois que je m'y suis appliqué, ça a tourné au fiasco. Cette fois comme les autres. J'avais réfléchi et puis j'avais décidé que ce qu'il avait à me dire pouvait attendre lundi. J'avais décidé de ne pas patienter. J'avais pensé à cette fille avec laquelle j'avais rendez-vous. J'avais pensé aux promesses de sa robe moulante et de son regard vide. J'avais pensé à ses grandes lèvres et à sa langue qui viendraient s'enrouler autour de mon dard comme un serpent venimeux. J'avais pensé à ses cheveux blonds desséchés par les colorations répétées. J'avais pensé à tout ça et j'étais parti.

Ce devait être la dernière fois que je voyais Giovanni. »

*

Casanova se tenait légèrement voûté. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, l'air de ne pas savoir quoi faire d'un corps trop encombrant pour lui. En face, assis à son bureau de commissaire principal, le Manitou attendait. Quoi ? Casanova l'ignorait au juste, ou plutôt, il ne s'en doutait que trop bien. Cette posture se prolongeait et elle n'était pas signe de bonne nouvelle. Casanova sentait arriver l'avarie. La méchante tuile qui vous tombe sur la cafetière au plus mauvais moment et dont on ne sait comment

se débarrasser. Le Manitou, petit homme replet aux gestes secs et sans appel, le scrutait de ses yeux clairs comme s'il cherchait à l'évaluer. Évaluer la part de risque qu'il y avait à employer Casanova pour une mission délicate. Pour une mission tout court, d'ailleurs. Le commissaire principal sembla soudain émerger de sa réflexion et s'adressa à Casanova avec le ton brusque du père qui admoneste son fils :

— Vous savez pourquoi je vous ai fait venir ?

— Non, mentit Casanova.

Le Manitou laissa passer une nouvelle minute de silence. Il cherchait encore à évaluer son subordonné. On le sentait indécis. Mis devant une échéance désagréable mais inévitable. On sentait sourdre, sous l'aspect bonhomme du gradé, une nervosité, une impulsivité à peine contrôlée. Il connaissait Casanova. Il était au courant de sa situation personnelle et il avait entendu les bruits de couloir qui circulaient sur son compte. Des bruits qu'il n'aimait pas. Ce que faisaient ses employés en dehors des heures de boulot ne le regardait pas, mais ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était entretenir la paix dans son service. Casanova était au fait de tout cela et il était évident que sa conduite peu orthodoxe ne favorisait pas la paix. Il commençait à attiser l'incompréhension, la désapprobation, voire une certaine forme de haine parmi ses collègues. Et ça, le Manitou n'en voulait pas. Ailleurs, peut-être, mais pas ici, dans son service. Et voilà que son binôme avait disparu. À croire que l'inspecteur — véritable mouton noir — attirait sur lui, tel l'étron galvanisant les vellétés des mouches coprophages, les pires emmerdes. Des emmerdes

en cascade. Une série ininterrompue. La véritable dégoulinante. L'éloigner temporairement n'était peut-être pas une si mauvaise idée, c'était ça que devait penser le Manitou. Mais qui savait — même loin, même ailleurs — quelles catastrophes était encore capable de déclencher l'inspecteur ? Et si les bruits de couloir, ces murmures qu'on entend et qui prolifèrent dans les brigades comme des incendies qui couvent, étaient fondés ? Le commissaire principal était bien placé pour connaître les dégâts que pouvait faire un incendie mal éteint.

— Vous ignorez pourquoi vous êtes là ?

— Oui.

— Votre collègue a disparu depuis quatre jours maintenant, et vous n'avez pas la moindre idée de la raison pour laquelle je vous convoque ?

— Ah, ça ? s'exclama Casanova en prenant l'air du type qui vient juste de se souvenir qu'il avait effectivement, il y a longtemps, dans une autre vie, un partenaire avec lequel, jusqu'à la semaine dernière, il passait huit heures par jour.

— Vous vous foutez de ma gueule, Rojevic ?

— Non, ça ne me serait jamais venu à l'esprit, mentit une nouvelle fois l'émérite fonctionnaire.

Le Manitou soupira et agita la main au-dessus de sa tête d'un geste péremptoire.

— Bon, passons. Comme vous le savez, l'inspecteur Giovanni n'est pas venu travailler depuis lundi. Il n'a pas téléphoné et personne ne répond à son domicile. J'ai envoyé Perier et Juvet chez lui hier et personne ne leur a ouvert.

— Effectivement... J'imagine que c'est fâcheux,

répondit le policier non sans réprimer un petit sourire.

Passant outre, le Manitou, dont la patience étonnait Casanova, continua avec le calme de la cocotte-minute sous pression :

— Vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où il pourrait se trouver ?

— C'est-à-dire ?

Putain ! Des croix — Casanova lisait dans l'esprit du gradé comme dans un livre ouvert — le Manitou s'en était appuyé, en vingt ans de carrière, mais des comme lui, jamais.

— Il ne vous a rien dit ? Quand il vous a quitté, vendredi dernier, il ne vous a rien dit qui permettrait...

Casanova fit semblant de réfléchir un instant. Allait-il de nouveau sortir de son chapeau une connerie plus grosse que lui, ou répondre sérieusement à la question de son supérieur ?

— Non. Pas vraiment. Mais vous savez, Giovanni et moi, on n'était pas à proprement parler des intimes. Entre nous, c'était boulot-boulot, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois, murmura le Manitou d'une voix lourde d'insinuations. Le problème, c'est que personne n'a fait de déclaration de disparition.

Casanova fit la moue.

— Pour autant que je sache, Giovanni était un célibataire endurci. Et je ne lui ai jamais connu de lien familial quelconque. Alors, s'il s'est fait la malle avec une souris...

— La question n'est pas là, coupa le Manitou

que le flegme lymphatique de Casanova commençait visiblement à indisposer. La question est que, contrairement à certains ici que, par décence, je ne nommerai pas, sa disparition nous inquiète. Elle nous inquiète même fortement. Giovanni était un modèle de ponctualité et en dix ans de service, il n'a jamais manqué de signaler une absence imprévue. Chose qui, à ma connaissance, était de toute manière rarissime.

— Ça, pour être modèle, sa ponctualité l'était, chuchota Casanova avec un soupçon de reproche dans la voix.

Il faut dire que si Giovanni faisait montre d'une conscience professionnelle à toute épreuve, son partenaire, le ci-présent Milo Rojevic, alias Casanova, était son exact opposé. Tous les matins, il se pointait avec cinq, dix minutes de retard au commissariat. Dans un état souvent à la limite du présentable. L'air d'avoir dormi sous les ponts. Seuls sa belle gueule et son air de chien battu sauvaient le peu de dignité qu'il lui restait. Mais il ne se passait pas un jour sans qu'il s'absente de son poste pour une raison ou pour une autre. Pas un jour sans qu'il soit, à l'improviste, totalement introuvable dans la taule. Ce qu'il pouvait maquiller exactement... Les rumeurs étaient aussi éloquents que fantaisistes. Casanova les connaissait toutes. Aucune, même de loin, n'approchait la vérité.

Le Manitou enchaîna, pressé désormais d'en finir :

— Vous bossez sur quoi, en ce moment ?

— Le macchabée du XX^e.

— Ça avance ?

— On attend le rapport d'autopsie et pour l'instant le Fichier Automatisé des Empreintes Digitales n'a rien donné. Faudrait voir ça avec le chef de groupe... Je suis pas...

— C'est à vous que je le demande, Casa... Rojevic ! s'énerva le Manitou. Zicos, votre chef de groupe, vous laissait... je veux dire, laissait à Giovanni, et à vous par voie de conséquence, une relative indépendance. Une indépendance jusque-là payante, il est vrai. Toujours est-il qu'il est incapable de me dire ce que vous avez pu fabriquer exactement, l'un comme l'autre, la semaine dernière. Alors, je vous le demande encore une fois : sur quoi avez-vous bossé la semaine passée ?

— Je vous l'ai dit : le corps de la femme qu'on a retrouvé dans le terrain vague à la lisière du XX^e.

La vérité, c'était que Casanova lui-même n'avait pas la moindre idée de ce que Giovanni avait pu foutre la dernière semaine. Et lui, il était... Enfin, bon, ils s'étaient pas beaucoup vus. Bien entendu, ça n'avait jamais été un problème, tant que les résultats suivaient. Et Giovanni se débrouillait toujours pour que les résultats suivent. Ce type était doué pour établir des contacts, entretenir des relations, infiltrer des réseaux. Un don presque surnaturel. C'est d'ailleurs ce qui avait sauvé Casanova plus d'une fois. Parce que Casanova était son binôme et que Giovanni prétendait — Casanova planchait encore sur les raisons qui l'y poussaient — ne pas pouvoir bosser sans lui. Le hic, c'est qu'aujourd'hui, Giovanni avait disparu.

— Oubliez la femme du XX^e, ordonna le Manitou.

— Mais... Zicos...

— Oubliez Zicos aussi. Cet abruti a cru bon de vous lâcher la bride. Mais j'aime autant vous dire que, s'il est arrivé quelque chose de fâcheux, ça va barder. Pour lui... Pour vous ! Pour tout le monde ! Je vais vous ventiler le service aux quatre coins du territoire. Vous disperser la brigade, vous l'éparpiller si bien qu'aucune carte de France ou de Navarre suffira à vous regrouper. Votre essaim d'abeilles, je vais me faire un plaisir de l'atomiser à l'agent Orange, je me fais bien comprendre ?

Oh, oui, Casanova comprenait très bien. Giovanni évanoui dans la nature, c'était leur parapluie à tous qui se refermait. Si cet abruti ne ramenait pas sa fraise incessamment sous peu en prétextant une amnésie partielle ou un kidnapping dû à une escouade d'aliens en goguette, c'était la dolce vita pour eux tous, Zicos et tout le groupe 32, qui allaient porter le deuil. Terminés, les bilans de fin d'année spectaculaires. Terminées, pour Casanova, les petites lubies qu'il satisfaisait durant les heures de service. Terminé, tout ça. Si Giovanni disparaissait, c'était toute une époque qui se faisait la malle.

— Vous comprenez bien que nous sommes préoccupés par cette absence, reprit le Manitou en se radoucissant. Mais, comme je vous l'ai déjà précisé, aucune déclaration de disparition n'a été formulée, et en l'absence de plainte, nous ne pouvons engager aucune procédure dans l'intérêt des familles... Officiellement, j'entends.

— Je vous entends aussi.

— Bien, bien. Vous voyez alors où je veux en venir.

— Je vois ça aussi clairement qu'un lac de montagne, monsieur. Mais je ne sais pas ce que je pourrais faire de plus que...

— Giovanni est votre collègue, non ?

— Oui.

— Ça fait quoi ? Cinq ans que vous travaillez ensemble. Hormis ses états de service quasiment irréprochables, c'est un employé, comment dirais-je, discret. Et vous semblez être, dans le service, que ça vous plaise ou non, la personne qui le connaît le mieux.

Mis à part le fait que Giovanni, l'as des as, le Champion, Giovanni le saint soit célèbre dans toute la taule pour résoudre des enquêtes de manière quasi miraculeuse, qui le connaissait vraiment, à la Maison ? C'était la question que se posait mentalement Casanova, et la réponse commençait à l'inquiéter un peu : personne !

— Je vous répète que je n'ai aucune idée...

Le Manitou frappa sèchement sur le Formica de son bureau. Une mandale à assommer un bœuf.

— Les idées, ça se trouve, bordel !

Casanova sursauta, le regard hébété de celui qui est tiré d'une réflexion trop brutalement.

Maintenant que le Manitou était lancé, bernique pour l'arrêter !

— J'en ai marre de votre passivité... Pour ne pas dire de votre mauvaise volonté. Depuis cinq ans et malgré sa probité exemplaire, Giovanni couvre vos petites escapades durant les heures de service, je me trompe ?

Casanova fut un instant tenté de chiquer aux igno-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

UNE HISTOIRE D'AMOUR RADIOACTIVE, 2010.

ANESTHÉSIA, 2009.

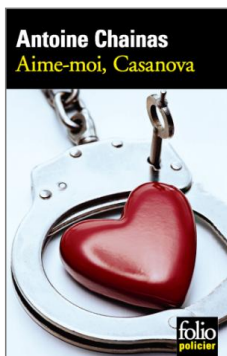
VERSUS, 2008, Folio Policier n° 547.

AIME-MOI, CASANOVA, 2007, Folio Policier n° 582.

La Tengo Éditions

Dans la collection Mona Cabriole

SIX PIEDS SOUS LES VIVANTS, 2009.



Aime-moi, Casanova

Antoine Chainas

Cette édition électronique du livre
Aime-moi, Casanova d'Antoine Chainas
a été réalisée le 05 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070427857 - Numéro d'édition : 185596).

Code Sodis : N52458 - ISBN : 9782072469060
Numéro d'édition : 242003.